

NUMÉRO 79 | ÉTÉ 2020

PARTICIPE PRÉSENT

Bulletin de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

La littérature de genre FRANCO-ONTARIENNE



Mot de la rédactrice en chef p. 3
La littérature de genre p. 4

À l'honneur p. 17
La parole aux auteurs / autrices p. 19

Les Salons du livre en 2020

Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean

Du 1er au 4 octobre 2020

Festival international de la poésie de Trois-Rivières

Du 2 au 11 octobre 2020

Salon de la Péninsule acadienne

Du 8 au 11 octobre 2020

Salon du livre de l'Estrie

Du 15 au 18 octobre 2020

Salon du livre afro-canadien d'Ottawa

Du 29 octobre au 1^{er} novembre 2020

Salon du livre de Dieppe

Du 22 au 25 octobre 2020

Salon du livre de Rimouski

Du 5 au 8 novembre 2020

Salon du livre des Premières Nations

Du 24 au 29 novembre 2020

Salon du livre de Montréal

Du 12 au 15 novembre 2020

Les fondements de l'AAOF

MISSION

L'AAOF est un organisme de développement au service de ses membres et de leurs œuvres. Son activité fait valoir leurs intérêts et favorise leur rayonnement en Ontario et ailleurs.

VISION

En 2022, nos auteurs et leurs œuvres sont reconnus pour leur apport à la vitalité artistique et culturelle de la société canadienne et d'ailleurs.

L'AAOF remercie ses bailleurs de fonds



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario



Conseil des arts
du Canada Canada Council
for the Arts



Fondation
franco-ontarienne

L'AAOF remercie ses partenaires de saison 2020-2021



PARTICIPE PRÉSENT

est publié/diffusé par l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

Conseil d'administration

Gabriel Osson, président
Marie-Josée Martin, vice-présidente
Michèle Vinet, secrétaire-trésorière
Claude Forand, administrateur
Hélène Koscielniak, administratrice
Lisa L'Heureux, administratrice
Gilles Latour, administrateur

Équipe du Participe présent

Catherine Voyer-Léger, rédactrice en chef
Jean Boisjoli, rédacteur
Charles-Étienne Ferland, rédacteur
Marie-Josée Martin, rédactrice
Karine Perron, rédactrice
Aurélié Resch, rédactrice
Aude Rahmani, coordonnatrice et rédactrice

Correction : Mille et une pages

Graphisme : Alain Bernard



Association
des auteures et auteurs
de l'Ontario français

335-B, rue Cumberland

Ottawa (ON) K1N 7J3

Tél. : (613) 744-0902

Télec. : (613) 744-6915

Courriel : info@aaof.ca

Site Web : www.aaof.ca



Facebook



Twitter



LinkedIn



YouTube

Abonnement à l'**Infolettre L'Épistolaire**

Direction générale :

Yves Turbide – dg@aaof.ca

Projets et communications :

Aude Rahmani – communications@aaof.ca

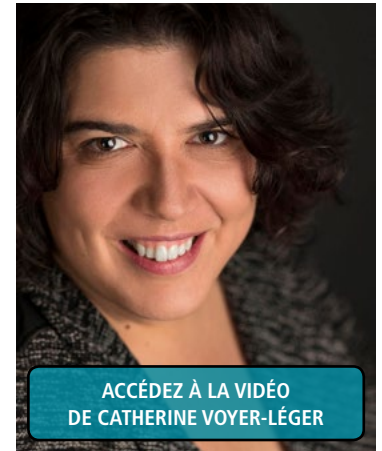
Comptabilité :

Nadine Gauvreau – virements@aaof.ca

Numéro 79, Été 2020

MOT DE LA RÉDACTRICE EN CHEF

L'envie de faire un numéro sur la littérature de genre m'est venue pendant le confinement que nous avons vaincu au printemps. Je venais de lire *Dévorés* de notre collègue Charles-Étienne Ferland dans le cadre d'un cours universitaire où j'étais assistante d'enseignement. C'était impossible de ne pas voir des parallèles avec ce qui nous arrivait: les priorités renversées, la peur de l'autre, l'isolement, etc. Évidemment, la comparaison a ses limites comme nous le rappelle le même Charles-Étienne Ferland dans sa réflexion sur la question. N'empêche que la question des droits individuels et du bien-être collectif, transversale à plusieurs récits d'anticipation, aura été au cœur des déchirements découlant de cette pandémie. Le propre de la littérature de genre est souvent de nous entraîner dans des univers qui, même s'ils peuvent être réalistes, semblent radicalement étrangers à nos vies quotidiennes.



Catherine Voyer-Léger
Photo : Marianne Duval

Mais qu'est-ce que c'est, la littérature de genre? Le terme est imprécis et certains y préfèrent littérature populaire, bien que le vocable « populaire » entraîne aussi son lot d'ambiguïtés. Nous incluons dans cette catégorie les différents types de polars, la science-fiction sous toutes ses formes, la littérature fantastique, la romance, l'horreur, etc. Historiquement, on reconnaissait la littérature de genre parce qu'elle répondait à certains codes assez précis — l'exemple des romans Harlequin est généralement soumis à la discussion à ce moment-ci de la démonstration! — et s'adressait à un bassin de lecteurs maîtrisant et appréciant ces codes. En fait, cette catégorie était d'abord une affaire de marketing! Le présupposé d'une littérature de codes (comme une peinture à numéro) et le poids du marketing autour de ces gens ont contribué à faire la mauvaise réputation de cette littérature.

Or, si un aspect est transversal aux différents articles de ce numéro, c'est bien l'idée que ces distinctions ne tiennent plus. Comme partout ailleurs, l'époque que nous traversons aime jouer avec les codes, les pervertir, mélanger des héritages de la culture populaire avec des préceptes de la culture universitaire, etc. Il devient donc de plus en plus difficile de laisser les « genres » dans leurs petites cases et il est de plus en plus fréquent que des œuvres pouvant se réclamer de ce mouvement remportent l'adhésion des critiques, du public et de prestigieux jurys. C'est aussi une littérature qui attire de plus en plus l'attention de certains universitaires, ce qui contribue à la légitimer. Cela ne signifie pas pour autant que tous les préjugés sont morts et nous espérons que ce numéro vous donnera quelques arguments pour convaincre des convives récalcitrants lors de vos prochains repas de famille. (Fêtons-nous Noël en famille? Je ne connais pas de roman d'anticipation qui puisse nous répondre!)

Vous trouverez donc dans ce numéro, en plus du billet de Charles-Étienne Ferland, un article de Marie-Josée Martin qui s'est penchée sur la place de la littérature de genre, particulièrement de la science-fiction, en Ontario français. Karine Perron, pour sa part, a interrogé des éditeurs sur leur vision de cette littérature. Comme nous n'avons pas d'éditeurs spécialisés dans ces genres, nous voulions savoir de quelle façon nos éditeurs généralistes accueillent de telles propositions. Finalement, Jean Boisjoli et Aurélie Resch vous présentent quatre des principaux auteurs en littérature de genre: Soufiane Chakkouche, Claude Forand, Michèle Laframboise et Jean-Louis Trudel.

Comme vous le verrez, ce numéro porte surtout sur le polar et la science-fiction. D'autres types d'œuvres issues de la littérature de genre en Ontario français ont été publiés, mais leur portée nous semblait plus anecdotique. Vous n'êtes pas d'accord avec nous? Nous serons contents de vous lire quant aux ouvrages d'ici fantastiques, romantiques ou d'horreur qui vous ont marqués.

Dystopie, perspective et relativité

Charles-Étienne Ferland

L'année 2020 aura vu les États-Unis – une des plus grandes puissances économiques au monde – s'agenouiller devant la COVID-19: scénario invraisemblable, il y a à peine un an. Aujourd'hui, la réalité dépasse la fiction. Les derniers mois nous ont apporté leur lot de défis, de contraintes, de deuils et de craintes. Confinement, incertitude et distanciation sont devenus des lieux communs. Nous avons vu nos quotidiens bouleversés par une situation hors de notre contrôle. La peur s'est emparée de nous alors que l'on craignait pour nos familles et nos amis.

Qu'est-ce que la littérature peut nous apprendre de ce que nous avons vécu et vivons encore dans cette pandémie? De quelle façon les imaginaires dystopiques peuvent-ils avoir une influence sur notre façon d'accueillir un tel changement dans nos vies?

La notion d'échappatoire, ou de fuite, est la première à me venir en tête; tant pour celui qui écrit que pour celui qui lit. Le besoin de distraction, de loisir, est puissant. Et beaucoup parviennent à se projeter dans d'autres univers, d'autres réalités, tant par la littérature que par les médias cinématographiques ou bien ceux du jeu vidéo. De plus, avec le télétravail (et le temps gagné en évitant de se déplacer pour le travail), ou avec les chômages pleins ou partiels, on s'est vite tourné vers Netflix et compagnie, ou les librairies, pour nous permettre de mieux (sur)vivre entre nos quatre murs.

L'inconnu effraie. La littérature est peut-être une façon de se rassurer en envisageant ce qui peut advenir. Même si les histoires ne portent pas toujours sur des sujets super positifs (de toute manière, un livre où tout va bien ennuerait), l'action simple que celle de vivre par procuration un aperçu de ce que la vie dans un scénario dystopique pourrait être, permet de remettre notre quotidien en contexte, de relativiser.

Apprendre à ralentir, à lâcher prise, à trouver le bonheur dans les petites choses, à lire en famille, à prendre soin les uns des autres, à trouver un équilibre pour réduire le stress, une routine même: voilà quelques pistes de solution sur ce que peut nous permettre la littérature. C'est sortir sans sortir. La situation de la pandémie nous a tous déstabilisés, peut-être que de suivre les péripéties de personnages dans des mondes pires que le nôtre nous donne un certain courage, un rythme. Car il est réconfortant, à la fin de la journée, de retrouver des personnages qu'on apprend à connaître, à aimer, qui font face à l'adversité et réussissent (ou non, si on n'est pas à Hollywood). Ces personnages sauraient peut-être même compatir avec ce que nous vivons.

La littérature permet d'espérer que «ça va bien aller». Bien que pour plusieurs la situation actuelle ait pu avoir des conséquences catastrophiques, fréquenter des récits de l'extrême peut nous permettre de relativiser. Nous ne sommes pas dans un roman de HG Wells. Il ne s'agit pas de rester confiné pour échapper à des Morlocks mangeurs de chair ou à des tripodes extraterrestres mécaniques qui cherchent à conquérir la Terre. Il s'agit de minimiser nos sorties aux déplacements essentiels pour se protéger et protéger les autres d'un ennemi invisible.



Charles-Étienne Ferland
Photo: Trina Koster

Suite à la page suivante

Suite de la page 4

À travers les imaginaires dystopiques, les auteurs proposent des versions de l'humanité confrontée à des défis (plausibles ou non). Le but de ce travail est de cerner les réactions possibles, vraisemblables, lorsque l'humain est confronté à des situations rocambolesques. Quand j'écris des romans, je cherche toujours à divertir le lecteur, à l'amener ailleurs, à lui faire vivre des aventures abracadabrantes qui ne ressemblent en rien au quotidien (enfin, j'espère!). Je fais volontairement affronter à mes personnages (mais ne le leur dites pas!) des situations qui les dépassent, et je les mets face à des victoires comme à des défaites. C'est à la fois pour me distraire, moi, mais aussi dans l'espoir de partager les péripéties avec le lectorat, et que les lecteurs puissent en discuter. Tant mieux si les histoires peuvent aider à diminuer les symptômes liés au stress de la pandémie. Peut-être que ces tentatives de faire voyager en version papier peuvent nous permettre temporairement de mieux vivre avec les changements dans nos vies, de les accueillir pendant quelque temps, parce qu'au fond comme le chantait Dédé Fortin, « la vie c'est court, mais c'est long des p'tits bouts ». Et puis, lire un livre à la maison, c'est aussi une excellente façon de réduire ses sorties!

RÉPERTOIRE DES MEMBRES

L'Association des auteures et des auteurs de l'Ontario français (AAOF) est heureuse de vous présenter le Répertoire virtuel de ses membres. Vous y trouverez une mine d'informations, dont les coordonnées à jour des auteurs/autrices, des courtes biographies, une énumération des expertises et des services professionnels qu'ils ou elles offrent, ainsi que leurs plus récentes publications et réalisations littéraires.

[EXPLORER LE RÉPERTOIRE](#)



Association
des auteures et auteurs
de l'Ontario français

La science-fiction comme domaine littéraire

Jean Boisjoli

La pandémie de la COVID-19 nous offre l'occasion de réfléchir à la science-fiction associée à l'anticipation d'événements. *Participe présent* a rencontré Michèle Laframboise et Jean-Louis Trudel, deux membres de l'AAOF qui pratiquent cette forme littéraire depuis plusieurs années. Voici un condensé des échanges qu'ils ont eus avec Jean Boisjoli.

Jean Boisjoli: Parlons donc de pandémie, phénomène qui a des allures de fiction tellement nos vies en ont été bouleversées. Parlons de ce qui a rapproché notre conception de la fiction à notre réalité de tous les jours. Du coup, assistons-nous à une symbiose entre la réalité quotidienne et ce que l'on qualifie parfois d'anticipation? En un mot, la réalité a-t-elle rattrapé la fiction?

Jean-Louis Trudel: Oui et non. La réalité rattrape sans cesse la fiction, en général parce que la fiction s'inspire de la réalité. La popularité du thème pandémique n'a jamais été aussi grande dans la production mondiale de science-fiction que durant la dernière décennie. De ce point de vue, on pourrait dire que les auteurs de science-fiction avaient anticipé la pandémie. Toutefois, il faut se garder de leur attribuer des facultés prophétiques. En pratique, ils avaient surtout adopté un nouveau *deus ex machina*.



Jean Boisjoli
Photo : Pierre Trudeau

D'ailleurs, c'est bien parce qu'une pandémie du genre de la COVID-19 était vraisemblable qu'elle figure dans un si grand nombre de romans, de jeux, de séries télévisées et de films depuis le début du siècle.

JB: Ce genre de cataclysme a-t-il eu une influence sur votre écriture? Sur vos méthodes de travail?

Michèle Laframboise: Je ne tiens pas de « journal de confinement » à être publié après cette tragédie pour m'en faire un capital. Je travaille à la maison sur mes projets en cours. Pour les méthodes, par contre... mon bureau se trouve à côté de l'armoire à biscuits et mon mari et mon fils sont à la maison : le nombre d'interruptions n'a cessé de grandir, tandis que la réserve de biscuits baisse plus vite, étrangement.

JB: Comment abordez-vous la littérature, la science-fiction?

JLT: La littérature est une expression de notre humanité. Nous racontons l'humanité dans ses petites misères et ses gloires fugitives, mais, en la racontant, il arrive aussi qu'on crée de nouvelles manières d'être humain. La science-fiction est parfois du côté de l'humanité dans ses extrêmes et parfois du côté de la nouveauté. Le défi, c'est de rendre compte de manière vraisemblable du comportement humain dans des circonstances extrêmes ou inédites. Par exemple, comment imagine-t-on nos réactions face à des extraterrestres pour la première fois?

ML: Je suis au service de l'histoire que je raconte, et pas l'inverse. Mon rôle est de faire s'épanouir un univers original et des personnages attachants, le tout sous-tendu par des technologies extrapolées.

JB: Quels sont vos rapports avec les éditeurs, lorsque vous leur présentez des œuvres de science-fiction?

ML: Chaque auteur a sa propre voix, et chaque histoire aussi. J'ai donc eu des refus même par des maisons qui publient de la SF. Le genre évolue sans cesse : des intrigues qui passaient la rampe dans les années 1990 se cassent les dents aujourd'hui. Cela dit, j'ai eu des manuscrits acceptés et de bons rapports avec les éditeurs et directeurs littéraires.

Suite à la page suivante

Suite de la page 6

JLT: Je choisis évidemment mes éditeurs en fonction de ce qu'ils publient. Ce serait une perte de temps de solliciter des éditeurs qui n'ont pas au moins quelques atomes crochus avec les genres de l'imaginaire. Toutefois, les éditeurs généralistes sont de moins en moins fermés à la science-fiction, ce que démontrent les deux prix du Gouverneur général remportés par des romans de science-fiction ces dernières années (*De Synthèse* de Karoline Georges et *Le Poids de la neige* de Christian Guay-Poliquin), mais il convient d'ajouter qu'il existe à la fois un lectorat ouvert à la science-fiction et un lectorat qui connaît et fréquente le domaine depuis plus longtemps. Un écrivain doit savoir un peu à qui il s'adresse afin de s'épargner des déconvenues inutiles. Un auteur augmente ses chances de tomber sur le bon éditeur en magasinant.

JB: Margaret Atwood disait que l'auteur raconte une histoire et que ce sont les autres qui en déterminent le genre littéraire. Selon vous, comment les œuvres de science-fiction sont-elles perçues par les éditeurs, par le milieu littéraire, par le public en général? Existe-t-il des préjugés?



Jean-Louis Trudel
Photo : Louise Leblanc

ML: Il y a une perception que la SF est une « sous-littérature ». Surtout la SF qui s'assume sans honte. Mes space operas, situés très loin de l'ici et maintenant, passent moins bien la rampe qu'une légère anticipation avec un triangle amoureux et un changement de décor.

Pour les prix littéraires, il reste une question de goût personnel. Il faut un jury unanime, 3/3 personnes d'accord, pour décerner le prix. Or, la SF ne plaît qu'à un adulte sur 10, environ. La probabilité que trois membres d'un jury aiment la SF est donc faible au départ.

JLT: Les préjugés sont chose commune dans la plupart des domaines. Nous jugeons rarement sur pièces, l'esprit libre et dégagé de toute préconception. Il est courant d'avoir une idée toute faite, plus ou moins consciente, sur une catégorie entière. Le cerveau humain fonctionne ainsi.

Ma propre évaluation tout à fait subjective de leurs perceptions me porte à proposer les raccourcis suivants.

La science-fiction fait hésiter les éditeurs qui ne sont pas spécialisés dans le domaine, soit parce qu'ils ne savent pas comment la commercialiser, soit parce qu'ils ne sont pas sûrs de pouvoir la juger selon ses mérites.

La science-fiction reconnue par le milieu littéraire, comme dans le cas des romans de Karoline Georges et Christian Guay-Poliquin, sera rarement identifiée comme telle, tandis que la critique emploiera le terme pour décrire un ouvrage qu'elle apprécie moins, comme si c'était censé tout dire de l'ouvrage.

Quant au public, il plébiscite parfois des ouvrages de science-fiction, quand ils ne sont pas identifiés comme tels et qu'ils sont signés par des auteurs populaires comme Werber, Houellebecq, ou dernièrement Damasio.

Le public, un peu comme les éditeurs, perçoit donc la science-fiction comme une forme littéraire un peu hermétique, mais qu'il osera aborder si un ouvrage bénéficie de la caution d'un éditeur réputé.

JB: Dans cette veine, est-ce qu'il y a encore lieu de distinguer les « genres littéraires », par exemple entre le roman dit classique, la science-fiction, le polar? Cette distinction est-elle périmée?



Michèle Laframboise
Photo : Sylvie-Anne Jeanson

Suite à la page suivante

Suite de la page 7

JLT: Ce sont des étiquettes. Elles fournissent un cadre où exceller comme écrivain. Ainsi, un roman policier bien exécuté procure un plaisir distinct et particulier des joies fournies par d'autres genres. L'existence même de ces attentes propres à un genre explique pourquoi il est facile de les caricaturer, de les hybrider ou de les transposer, mais l'auteur qui parvient à innover sans se montrer trop fidèle aux critères d'un genre réussit quelque chose d'admirable.

JB: Michèle, le mot de la fin ?

ML: Quand une histoire de genre touche un grand public, elle accède au rang de classique (comme *1984*, de George Orwell). Je vois la littérature comme de la crème glacée, avec des centaines de saveurs différentes, la science-fiction, le policier, la romance, le fantastique... Pourquoi alors s'entêter à dire que seule la vanille est une vraie littérature ?

LES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

PROPOS DE FRÉDÉRIC LANOUILLE RECUEILLIS PAR MARIE-JOSÉE MARTIN

La science-fiction et le fantasy font partie de la famille des littératures de l'imaginaire. Cette définition générique englobe aussi les récits fantastiques, d'horreur et d'anticipation et est utilisée pour différencier ces narrations des récits réalistes. Les récits de l'imaginaire présentent ainsi un univers qui se distancie du monde réel grâce à un (ou plusieurs) éléments qui contreviennent à la logique de la réalité du lecteur. La science-fiction justifie cette rupture à l'aide de la science tandis que le fantasy se sert de la magie. Ces définitions sont simples à dessein : chaque éditeur, auteur et lecteur aura une définition différente de ce qui constitue ces deux genres. Si des théoriciens se sont essayés à des définitions (nous pensons à Darko Suvin dans *Pour une poétique de la science-fiction* ou Fredric Jameson dans *Archaeologies of the Future*), nous sommes d'avis que d'être gouverné par la science ou la magie permet à un récit d'atterrir dans l'une ou l'autre de ces catégories, avec possibilité d'hétérogénéité.

L'utopie présente une société imaginaire dans laquelle la majorité des gens sont heureux parce que leurs besoins et leurs désirs les plus complexes sont contentés. La dystopie présente une société imaginaire dans laquelle la majorité des gens sont malheureux parce que leurs besoins et leurs désirs ne sont pas contentés. La notion de majorité est cruciale puisque ces récits sont généralement mis en mouvement à partir d'une dissonance dans l'expérience du monde. Les narrations dystopiques et utopiques sont toujours focalisées à partir de rapports de pouvoir qui organisent la société.

La science-fiction apocalyptique présente un élément cataclysmique annoncé, imminent ou contemporain auquel doivent faire face le ou les personnages. La science-fiction post-apocalyptique présente l'état des choses qui suit l'effondrement (souvent social) du monde.

L'uchronie, souvent associée au genre science-fictionnel, part d'un point de divergence pour raconter une progression historique alternative. Nous pensons par exemple à *La Part de l'autre* d'Éric-Emmanuel Schmitt.

Roman policier : l'AAOF mène l'enquête

Aurélie Resch

Genre littéraire à part entière, adulé par les lecteurs, parfois snobé par les littéraires, le roman policier occupe le devant de la scène du livre. En cette année 2020 bien particulière, l'AAOF se penche sur le sujet et invite deux écrivains spécialistes du genre, Claude Forand et Soufiane Chakkouche, à livrer leurs réflexions et partager leur art.

AAOF: Que représente pour vous le genre policier dans le paysage littéraire actuel?

Claude Forand: Les lecteurs aiment vivre des émotions fortes, des situations exceptionnelles par procuration. Ils aiment sortir de leur routine aseptisée et prendre des risques depuis le confort de leur canapé. C'est ainsi qu'ils se plongent volontiers dans la lecture d'un roman policier et qu'ils en redemandent.

Je pense que le succès populaire va souvent à l'encontre du succès littéraire. La cadence est associée dans le monde littéraire à la médiocrité. Cependant, la culture dans l'univers du roman policier veut, comme aux États-Unis par exemple, qu'un auteur bien établi publie un roman policier par an. Il est difficile dans le milieu littéraire de produire à ce rythme quelque chose de profond, de valable, de nouveau.

AAOF: Quel est le roman policier qui vous a le plus marqué et donné envie d'écrire?

Soufiane Chakkouche: Durant mon « enfance », j'étais féru des SAS de Gérard de Villiers, mais je pense que c'est davantage la rue marocaine et les méthodes policières marocaines qui m'ont donné envie d'écrire des polars. D'ailleurs, le personnage principal de ma série de romans policiers, l'inspecteur Dalil, est un flic marocain atypique aux yeux des lecteurs étrangers, contrairement aux lecteurs marocains qui reconnaissent ses caractéristiques aisément.

Vous savez, la vie quotidienne dans ce pays est un réservoir inépuisable d'inspiration pour un écrivain. On peut dire, dans ce sens, que j'ai vraiment eu de la chance d'avoir grandi au Maroc. Maintenant que je vis au Canada, c'est probablement la vie et la rue torontoises qui vont me donner envie d'écrire, et c'est déjà le cas.

AAOF: Pensez-vous que l'écriture est influencée par le pays d'où l'on vient?

C.F: Certainement. Les romans de Michael Connelly par exemple mettent en scène sa ville, Los Angeles, et l'atmosphère particulière transparait dans chacun de ses livres. Je vis à Toronto, mais j'avoue que mon cœur est resté à Chesterville, une petite ville fictive des Cantons de l'Est, au Québec, qui ressemble à ma ville d'origine. Seul *Cadavres à la sauce chinoise* se déroule à Toronto, un clin d'œil à mes 36 années passées ici. Je mets aussi volontiers des expressions typiquement québécoises (et de ma génération!) dans la bouche de mon héros, l'inspecteur Roméo Dubuc, en faisant ainsi un personnage haut en couleur.

On peut donc dire que notre culture, le pays, la ville qui nous habitent façonnent l'écriture du roman.

AAOF: La plupart des romans policiers mettent en avant des héros masculins. Qu'en pensez-vous?

S.C: Franchement, je ne me suis jamais posé cette question, parce que, justement, je pars toujours de ce principe de liberté littéraire sans règles ni genres!

Mais, maintenant que vous me le dites, il me semble, avec un peu de recul, que le constat est vrai en commençant par ma personne.

Cela mérite une réflexion plus profonde, mais, au premier abord, il me semble que c'est en partie dû au fait que dans la vie réelle, statistiquement parlant, il y a plus d'hommes dans les rangs de la police et des malfrats (pour ne citer que ceux-là) que de femmes. Le socle de l'imagination est forcément le réel.



Aurélie Resch
Photo : Valérie Louis-Gaubert

[Suite à la page suivante](#)

Suite de la page 9

Le même constat peut être fait à propos des auteurs. Il y a plus d'écrivains de polars hommes que femmes. A titre d'exemple, avec mon roman « L'inspecteur Dalil à Paris », j'étais finaliste du Grand prix de littérature policière 2019 (GPLP) qui est au polar ce que le Prix Goncourt est à la littérature dite classique, et sur les 31 auteurs sélectionnés, seulement 4 étaient des femmes!

AAOF: Écrire un roman policier pour un jeune lectorat demande-t-il un travail particulier? Cela change-t-il la trame du roman de genre?

C.F: J'ai écrit *Ainsi parle le Saigneur* pour un lectorat adulte, mais un adolescent avait lu et l'avait beaucoup aimé. Les Éditions David m'ont ensuite demandé de l'adapter pour les jeunes. J'ai alors travaillé avec un conseiller pour principalement remanier les dialogues. La grande différence dans mon écriture pour un lectorat jeunesse est la nécessité d'une certaine « rectitude politique », notamment en raison du marché scolaire. Je garde ma trame dramatique, mais je dois penser mes dialogues différemment pour ne pas heurter les jeunes sensibilités avec des mots ou des situations jugés inappropriés. Je donne également des ateliers dans les écoles et je dois, à l'écriture, m'assurer que mon livre pourra être lu et étudié sans ce genre de contraintes.

Les jeunes aiment l'action, le jeu du chat et de la souris. Ils aiment être emmenés sur de vraies et de fausses pistes. Comme pour les adultes, je termine toujours un chapitre avec une situation, une énigme ou une phrase qui impose le besoin de continuer la lecture, de tourner la page pour entamer le prochain chapitre. Donc, la trame du roman ne change pas véritablement pour un public adulte et jeune. Seuls certains dialogues et sujets sont à éviter.

De plus je passe beaucoup de temps à la préparation de mon roman. Documentation, recherche, réflexion. J'aime aussi lire les polars de Michael Connelly car il développe beaucoup la procédure policière en général.

AAOF: Comment travaillez-vous l'écriture de vos romans policiers? Y a-t-il une « recette » que vous utilisez?

S.C: Je pense que chaque auteur possède sa propre « méthode » pour écrire et/ou pour structurer un roman policier, aucune n'est meilleure qu'une autre. En ce qui me concerne, il me faut absolument avoir un début et une fin avant de commencer à écrire. Tout ce qui est entre ces deux étapes cruciales peut changer au gré de mes humeurs et de celles du personnage principal. Ce qui se trouve entre le début et la fin de l'histoire doit fluctuer avec des hauts et des bas; émotionnellement, il doit représenter le rythme cardiaque du lecteur.

S'agissant des personnages, je leur donne une attention particulière, surtout au personnage principal. Ils doivent être attachants pour le lecteur et il ne faut surtout pas tomber dans le cliché du bon contre le méchant, car la vie et le cœur des hommes ne sont ni blancs ni noirs, ils sont gris.

J'enveloppe toujours mon histoire dans un contexte d'actualité, sur une discussion, en apparence sans intérêt pour les autres, dérobée par mes oreilles dans un café par exemple.

Vous savez, toute imagination possède une base réelle. Je pense que l'imagination pure ne peut provenir que d'un être humain privé de tous ces sens à la naissance. C'est pour cela que j'ai l'habitude de dire que les écrivains ne sont que des voleurs de bouts de vies, in fine.



Claude Forand
Photo: Studio Hovarth



Soufiane Chakkouche
Photo: Ibtissam Issaad

Suite à la page suivante

Suite de la page 10

Nulle recette n'est gagnante! Par conséquent, à chaque histoire ses épices, ses dosages et ses ustensiles. En d'autres termes, à chaque enquête ses crimes, ses investigations et ses mobiles. Toutefois, il existe un point commun, et pas des moindres, à toutes mes histoires policières: l'inspecteur Dalil, le personnage principal.

AAOF: Parmi les polars que vous avez écrits, lequel préférez-vous?

C.F: *Ainsi parle le Saigneur*. Tellement de belles choses sont arrivées avec lui! Il constitue mon virage vers le polar pour adolescents. C'est une référence dans ma bibliographie. Il m'a apporté beaucoup de visibilité en Ontario, notamment en étant finaliste au prix Trillium et au prix Radio-Canada. C'est aussi avec ce roman que je campe définitivement mon personnage de l'inspecteur Dubuc: costaud, soupe au lait, mal engueulé, mais honnête et persévérant. Bref, Dubuc, c'est mon défunt père tout craché!

AAOF: Quel avenir voyez-vous pour le roman policier?

S.C: Comme pour toute chose, pour prédire un avenir, il faut d'abord se pencher sur le passé. Celui-ci nous démontre que depuis l'apparition du roman policier au XIXe siècle, ce genre n'a eu de cesse de se développer et d'attirer de plus en plus de lecteurs jusqu'à devenir, de nos jours, le genre littéraire le plus lu aux quatre coins de la planète. Je ne vois donc que de beaux jours pour le polar.

L'autre raison qui me fait dire cela réside dans le style d'écriture. En effet, considérée comme étant une sous-littérature à ses débuts, et ce jusqu'à la fin du XXe siècle, la littérature noire n'a plus rien à envier à la littérature classique aujourd'hui, dans la mesure où le style d'écriture s'est affiné et affirmé. Beaucoup d'autrices et auteurs contemporains spécialisés dans le polar possèdent une plume reconnue parmi les plus raffinées du monde.

Enfin, on a l'engouement télévisé et cinématographique pour le genre policier qui ne cesse de grandir. Les adaptations de romans policiers et les séries policières explosent.

LE POLAR

PAR CATHERINE VOYER-LÉGER

Le polar ou roman policier est un genre large qui inclut plusieurs sous-genres souvent confondus entre eux.

L'un des plus classiques est ce que les anglophones appellent le whodunit, soit le roman de détection où le lecteur est placé dans la position de l'enquêteur et l'accompagne dans les différentes étapes de ses recherches.

Le roman à suspense ou thriller est très répandu. Le propre du roman à suspense est de mettre la victime ou potentielle victime au centre du récit, ce qui provoque de l'empathie chez le lecteur (et souvent quelques sueurs froides!).

Le roman noir pour sa part est caractérisé par le fait que son action est ancrée dans des contextes sociaux où la violence systémique est aussi dépeinte (milieux mafieux, quartiers pauvres, milieu de la prostitution, etc.). Le roman noir est souvent considéré plus violent.

Finalement, le roman d'espionnage se déroule dans des contextes militaires ou politiques et les enjeux mis en scène ont des ramifications bien plus larges que la vie des protagonistes. Comme d'autres romans policiers, ce type de roman peut avoir un ancrage historique.

Un espace d'exploration sans frontières

La science-fiction et les autres littératures de genre en Ontario français

Marie-Josée Martin

Ma mère et moi avons choisi le livre par hasard dans le catalogue trimestriel de Québec Loisirs, une édition à couverture rigide avec jaquette. *L'Enfant du cinquième Nord* (1982) de Pierre Billon. C'est ainsi que, sans le savoir, j'ai lu mon premier roman franco-ontarien — par-dessus le marché, un livre appartenant à ce qu'on appelle les littératures de genre.

Mais peut-on considérer Pierre Billon, né en Suisse et installé au Québec après sa carrière fédérale, comme un auteur franco-ontarien? De fait, la science-fiction — le genre le plus représenté et le plus étudié parmi les littératures de genre en Ontario français — est en bonne partie écrite par des autrices et auteurs « de passage en Ontario, arrivés depuis peu ou toujours en instance de départ »¹, sinon publiés ailleurs, hors de l'Ontario. En effet, les autrices et auteurs de littératures de genre gravitent souvent autour d'éditeurs spécialisés (comme Alire, Michel Lafon ou Fleuve Éditions pour la science-fiction). On peut d'ailleurs y voir un signe « de professionnalisation et de normalisation de leur écriture »². Frédéric Lanouette, doctorant en lettres françaises à l'Université d'Ottawa, souligne l'importance de revues comme *Solaris* et *Mœbius* qui poussent les autrices et les auteurs franco-ontariens à « expatrier leurs nouvelles s'ils désirent être publiés dans ce qui se fait de mieux ».

Maturité culturelle et littéraire

L'intérêt des chercheuses et chercheurs pour la littérature de genre en Ontario a, jusqu'ici, porté principalement sur la science-fiction. La production dans des genres tels que le polar ou la fantasy ne semble pas avoir atteint la maturité requise ou, à tout le moins, le bassin d'autrices et d'auteurs qui en écrivent reste-t-il encore trop restreint, en particulier en ce qui concerne les œuvres destinées à un public adulte. « En revanche, du côté de la littérature jeunesse il y a là d'excellents polars, romans d'aventures et romans historiques, comme le souligne Lucie Hotte, directrice du Laboratoire de recherche sur les cultures et littératures francophones du Canada à l'Université d'Ottawa. La littérature d'imaginaire y est très bonne. » La collection 14/18 des Éditions David en renferme de nombreux exemples.

Sylvie Bérard, du Département d'études françaises et francophones de l'Université Trent, voit dans l'existence d'une littérature de genre un signe de maturité culturelle. Dans les mots d'André Belleau, une société commence alors « à se donner à elle-même le spectacle figuré de ce qui sourdement, profondément, la travaille »³. Le fantastique peut même être « un outil littéraire de résistance », comme le souligne Laté Lawson-Hellu, de l'Université Western⁴. Pour Mme Bérard, c'est également « vrai pour la littérature de genre en général, qui s'écarte des modes habituels de représentation pour chercher une autre forme de réalisme ou de vraisemblable, plus fantasmé, plus extrapolé, plus symbolique, plus prospectif, plus sombre aussi, parfois. C'est un



Marie-Josée Martin
Photo : Lindsey Gibeau

1 Jean-Louis Trudel, « Une littérature de passage : la science-fiction et le fantastique franco-ontariens de 1885 à nos jours », *Analyses – revue de littératures franco-canadiennes et québécoises*, vol. 8, no 2, printemps-été 2013, consulté en ligne à l'adresse : <https://uottawa.scholarsportal.info/ottawa/index.php/revue-analyses/article/view/880>.

2 Trudel, idem.

3 André Belleau, *Surprendre les voix*, Boréal, 1986, tel que cité par Sylvie Bérard dans un courriel le 6 juillet 2020.

4 Cité par Sylvie Bérard.

Suite de la page 12

espace d'exploration. J'ajouterais que c'est aussi un signe de maturité quand une culture ose produire des genres qui n'ont pas toujours été reconnus par l'institution. Je pense que la littérature franco-ontarienne a, dès le départ, trouvé un espace littéraire particulier, qui reconnaissait des modes autres que le réalisme.»

Œuvres phares et relève

On considère que le premier roman de science-fiction franco-ontarien est *Némoville*, d'Emma-Adèle Bourgeois (née Lacerte), paru en 1917⁵. Un tour d'horizon de la science-fiction franco-ontarienne serait incomplet sans mentionner le nom de Jean-Louis Trudel, qui l'a étudiée et qui a écrit *Pour des soleils froids* (1994), «le premier roman canadien paru dans la légendaire collection Anticipation du Fleuve Noir en France»⁶.

Dans la production récente, Frédéric Lanouette souligne : *Le testament du couturier* de Michel Ouellette (2002), sans doute l'œuvre de science-fiction la plus connue qui ait été publiée en Ontario français. Il cite aussi les noms de Sylvie Bérard (*Terre des Autres*, 2004 ; *La Saga d'Illyge*, 2011), Michèle Laframboise (qui a publié plusieurs nouvelles incontournables dans *Solaris*, *Brins d'Éternité et Galaxies*) et, du côté de la relève, Charles-Étienne Ferland (*Dévorés*, 2018 ; *Une dent contre l'ordinaire*, 2019 ; *Métamorphoses*, 2020). Tous les titres de ce dernier sont parus chez des éditeurs franco-ontariens (Prise de parole et L'Interligne). Faut-il y voir l'amorce chez ceux-ci d'un changement d'attitude à l'endroit de la littérature de genre?

Trouver son lectorat

Néanmoins, l'accès au marché reste difficile pour les autrices et auteurs de littératures de genre, notamment de science-fiction. M. Lanouette tire le constat suivant : «Les mastodontes de la publication francophone [...] semblent en effet préférer traduire des auteurs de SF anglo-ontariens que de publier des auteurs francophones, et les maisons d'édition franco-ontariennes semblent frileuses à l'idée de pallier ce manque de représentation, qui touche aussi les autres genres de l'imaginaire.»

Est-ce faute d'un lectorat que les éditeurs d'ici se montent frileux? Pour Lucie Hotte
«[I] a question est plutôt comment rejoindre ce lectorat qui a déjà ses auteurs fétiches, souvent québécois.» Question encore plus importante à poser selon elle : «les éditeurs franco-canadiens veulent-ils, ont-ils intérêt à développer cette spécialisation alors qu'ils publient si peu de livres annuellement et que la relève peine à trouver une place dans leur catalogue» ?

Catherine Voyer-Léger, rédactrice en chef de ce numéro de *Participe présent*, estime, d'après son expérience dans le milieu de l'édition franco-canadienne, qu'il est parfois «plus difficile de vendre au public québécois un polar franco-ontarien, qu'un recueil de poésie qui joue avec le bilinguisme par exemple; dans le sens où, si ce public daigne s'intéresser à la littérature franco-ontarienne, ce sera souvent parce qu'elle pose des questions identitaires.»

5 Trudel, idem.

6 Trudel, idem.

Suite de la page 13

Regain d'intérêt

L'actuelle pandémie a par ailleurs suscité un regain d'intérêt pour la science-fiction. Beaucoup de journalistes ont cherché dans ces œuvres des pistes pour « imaginer l'après » (je reprends ici le titre d'une récente résidence de littérature virtuelle⁷ qui faisait une place de choix à l'imaginaire). Dans un échange avec Isabelle Fournier diffusé sur Facebook au début de l'été, Sylvie Bérard concluait : « Je pense que les gens redécouvrent peut-être le potentiel politique et social de la science-fiction, arrêtent de la prendre pour un genre qui ne parle pas de nous alors que c'est ce qu'elle a toujours fait — parler de la société contemporaine »⁸.

Écrivaine, traductrice et réviseuse, Marie-Josée Martin vit à Ottawa. Elle est l'auteurice du roman primé *Un jour, ils entendront mes silences*.

Pour en savoir plus: www.mariejoseemartin.com.

⁷ *Imaginer l'après*, Prise de parole, 2020. En ligne : <https://www.prisedeparole.ca/residence-de-creation-imaginer-lapres/>.

⁸ « *Conversions!* : La science-fiction, un genre contagieux », enregistrement vidéo d'une conversation entre Isabelle Fournier et Sylvie Bérard, Département d'études françaises et francophones, Université Trent, 2020, consulté en ligne à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=KGHfEzUVYIU&fbclid=IwAR2U9gw1ZFRwllk7JKJ5bEkaZFPdsy2jWgZKaZOPStWrky1ZnU-Jx6F0hwlk>.



L'AAOF,
LA MEILLEURE INTRIGUE
À VOTRE HISTOIRE!

aaof.ca

AAOF
Association
des auteures et auteurs
de l'Ontario français

ADHÉREZ!

Littérature de genre : entretien avec trois éditeurs

Karine Perron

Science-fiction, monde fantastique, intrigue policière, voici quelques exemples de sujets traités par la littérature de genre. Étant une adepte de ce genre littéraire, j'étais ravie de rédiger un article sur ce sujet. La littérature de genre qui a été créée avant tout pour rendre la littérature plus accessible au grand public, est-elle encore perçue comme de la lecture facile? Dédiée au petit lecteur? J'étais curieuse de savoir comment les maisons d'éditions franco-ontariennes voient la littérature de genre et quel rapport elles ont avec elle. Pour rédiger cet article, j'ai eu la chance de m'entretenir avec Marc Haentjens des Éditions David, Stéphane Cormier des Éditions Prise de parole ainsi que Marc Scott des Éditions du Chardon Bleu.

Aux éditions David, on publie de la littérature de genre en moyenne une ou deux fois par année, m'a confirmé Marc Haentjens. « Mais pas intentionnellement. Sauf dans notre collection pour adolescents, où nous cherchons délibérément à offrir à notre public un éventail de genres. On y retrouve ainsi des romans policiers, des romans fantastiques et des romans de science-fiction. » Il a aussi ajouté qu'ils n'ont pas de genre privilégié, tous les genres leur semblent intéressants dans la mesure où ils peuvent susciter l'intérêt des adolescents pour la lecture.



Karine Perron

« Pour publier "sérieusement" de la littérature de genre, il nous semble nécessaire d'avoir une connaissance particulière des genres de littérature en question. Chacun de ces genres fait appel à des codes, à des styles, à des références, qui supposent une certaine spécialisation. »

« Nous n'avons pas, aux Éditions David, cette expertise qu'ont des maisons d'édition spécialisées, comme Alire par exemple. Nous abordons donc davantage les œuvres de genre à travers une grille générale, que je dirais littéraire » a poursuivi Marc Haentjens. « Je crois que la grande force de la littérature de genre est de pouvoir s'appuyer sur un lectorat bien défini qui "consomme" cette littérature en grande quantité. En revanche, elle doit être capable de répondre aux attentes de ce lectorat qui est assez connaissant du genre et donc exigeant. » Quant à savoir si ce genre de littérature attire des personnes spécifiques, Marc Haentjens a répondu qu'il semble y avoir dans la population adulte un lectorat spécifique pour les romans policiers (polars) ou encore les romans de science-fiction. Je ne crois pas que ce soit la même chose chez les adolescents. Les romans de genre font partie d'une offre plus large, qui cherche à rejoindre un éventail de lecteurs. C'est dans cette optique que nous les publions dans notre collection 14/18. » Et comment les manuscrits sont-ils choisis? « C'est avant tout la qualité littéraire d'un manuscrit qui nous intéresse » précise Marc Haentjens. « Si la forme proposée fait que ce manuscrit s'inscrit dans un "genre" particulier, cela n'a dans le fond pas tellement d'importance pour nous. »

Suite à la page suivante

Suite de la page 15

Pour ce qui est des Éditions Prise de parole, j'ai eu la chance de discuter avec Stéphane Cormier qui soulignait qu'ils n'ont « pas de collection spéciale consacrée à la littérature de genre. » Il précise: « Chez Prise de parole on est une maison d'édition plutôt littéraire, mais on ne fait plus vraiment de distinction entre la littérature de genre et la littérature plus littéraire. Parce qu'il y a eu comme une fusion des genres et il y a des œuvres littéraires extraordinaires aujourd'hui qui sont publiées et qui sont aussi des œuvres de genre. » Récemment, cette maison d'édition a fait paraître deux recueils de nouvelles qui sont dans les registres du fantastique et de la science-fiction (*Car les dieux sont avec nous* de Dominique Millette et *Une dent contre l'ordinaire* de Charles-Étienne Ferland). « Présentement, on est en train de travailler sur une trilogie de science-fiction féministe », ajoute Stéphane Cormier. « À Prise de Parole, toute forme de littérature nous intéresse pourvu qu'elle soit bien faite, originale et qu'il y ait de la qualité littéraire. Donc moi, je ne vois pas de barrière dans la littérature de genre. Pour moi ce n'est pas un sous-genre, c'est un genre littéraire. »

Les Éditions du Chardon Bleu a aussi publié quelques œuvres de littérature de genre, le genre privilégié étant le polar. Le directeur de la maison, Marc Scott, souligne qu'il recherche des histoires bien ficelées qui plairont à la majorité des lecteurs. Pour lui, le polar est une occasion de rêver de voyages et d'aventures et de laisser le suspense titiller nos sens.

Étant des maisons d'éditions franco-ontariennes, j'ai demandé aux trois éditeurs s'ils cherchent des personnages ou des lieux franco-ontariens. Stéphane Cormier, Marc Scott et Marc Haentjens m'ont confirmé qu'il ne s'agit pas d'un critère de sélection.

Les entretiens avec les directeurs de maisons d'édition m'ont permis de constater la portée grandissante de la littérature de genre dans notre culture franco-ontarienne. De plus, les maisons d'édition sont très ouvertes à avoir de nouvelles propositions de littérature de genre, alors vous, adeptes de science-fiction, romans fantastiques, polars, à vos plumes.

Veillez noter que cet article ayant été écrit pendant la période estivale, Karine Perron n'a malheureusement pas pu s'entretenir avec toutes les maisons d'édition franco-ontariennes. Cependant, force est de constater que chacune d'entre elles a, à son catalogue, des œuvres qui peuvent être associées à la littérature de genre.

Prix de littérature Trillium 2020 en langue française



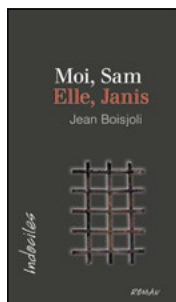
Paul Ruban
Crevaision en corbillard
Éditions Flammarion Québec

Dans les trente nouvelles de ce recueil, ce ne sont pas seulement les pneus qui éclatent, mais la vie tout entière. Partout, le vernis craque, les visages se défont, les favoris d'un faux Elvis décollent et l'univers mental d'un astronaute explose en une cascade d'expériences plus comiques que cosmiques. Des histoires d'une grande inventivité qui nous rassurent sur la bonté et la malice délicieuse de la nature humaine.

« *Crevaision en corbillard* est un recueil de nouvelles riches en rebondissements, rempli de vérités et de détresses feutrées, dont le ton oscille entre le commencement et le recommencement, entre la débâcle et la réussite, entre la vie et la mort », a précisé le jury.



Paul Ruban
Photo: Tamara Léger

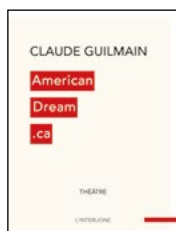


Jean Boisjoli – FINALISTE
Moi, Sam. Elle, Janis
Éditions David

Polar original aux allures de tragédie humaine offrant un magnifique et troublant périple dans la santé mentale et de la toxicomanie. Des jeunes personnages vivants, profonds et véridiques livrent de véritables cris du cœur. Ils tentent de se sortir de leur situation précaire et d'échapper, avec courage, au mal-être qui les afflige, et ce, malgré les terribles abus dont ils ont été victimes dans leur jeunesse. L'auteur laisse habilement planer le flou sur le réel et sur l'imagination du protagoniste.



Jean Boisjoli
Photo: Pierre Trudeau



Claude Guilmain – FINALISTE
AmericanDream.ca
Éditions L'interligne

Avec pour toile de fond des enjeux sociopolitiques des cinquante dernières années, *AmericanDream.ca* met en lumière les dérives du capitalisme américain et trace un lien entre l'assassinat de John F. Kennedy et les événements du 11 septembre 2001.

Inspiré par un séjour en Afghanistan où il tournait un documentaire pour l'Office national du film du Canada et par la disparition de son grand-père à New York en 1942, Claude Guilmain brosse le portrait de quatre générations d'une famille, les Cardinal, en quête du rêve américain. Des grands-parents aux petits-enfants, se transmet la désillusion. Triste héritage.

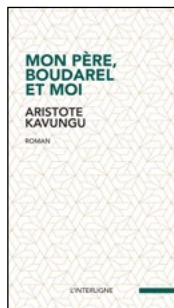


Claude Guilmain
Photo: Aurélien Muller

Suite à la page suivante

Suite de la page 14

Prix de littérature Trillium 2020 en langue française (suite)



Aristote Kavungu – FINALISTE

Mon père, Boudarel et moi
Éditions L'Interligne

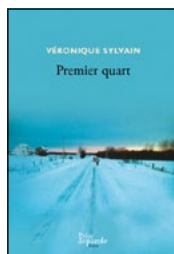
Hanté par le souvenir de son père emprisonné et torturé au Congo, Emmanuel, jeune étudiant en lettres modernes à Paris, trouve par hasard le portefeuille d'un certain Georges Boudarel... Serait-ce LE George Boudarel, célèbre accusé de crimes contre l'humanité qu'il aurait perpétrés durant la guerre d'Indochine? Si oui, Emmanuel y voit l'occasion de répondre à la question qui lui taraude l'esprit depuis toujours: comment se rend-on aussi loin dans l'horreur?

Aristote Kavungu s'inspire de la terrible histoire du camp 113 en Indochine et du présumé tortionnaire Boudarel pour signer un puissant roman sur le triomphe de la justice et de la dignité.



Aristote Kavungu
Photo: Gratuité de l'auteur

Prix de poésie Trillium 2020 en langue française

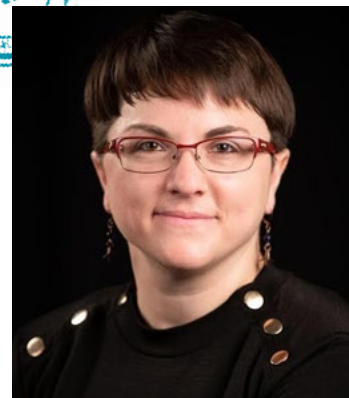


Véronique Sylvain

Premier quart
Éditions Prise de parole

Dans *Premier quart*, la poétesse revisite le Nord, lieu de sa naissance, à travers le voyage et les souvenirs. La nature et l'écriture lui permettront d'inscrire sa quête dans un vaste héritage familial et littéraire. Un premier recueil qui tisse la nordicité en contrepoint d'une identité féminine et urbaine. Il s'inscrit dans la lignée de poètes ayant contribué à forger l'esthétique poétique du Nouvel-Ontario.

«*Premier quart* est une petite histoire franco-ontarienne dans la grande Histoire de l'Ontario français. Les vers percutants parsemant et rythmant cette œuvre sont écrits à l'encre du cœur et saisissent le lecteur et le transportent loin des sentiers battus, dans un long souffle calme comme le vent du Nord», a commenté le jury.



Véronique Sylvain
Photo: Mathieu Girard



Daniel Groleau Landry – FINALISTE

Fragments de ciels
Éditions L'Interligne

Tirillé par un passé où il a été traumatisé par l'homophobie, l'addiction et l'indifférence d'une société matérialiste, il s'échappe grâce à la poésie. L'œuvre voyage dans les ruminations de l'adulte au présent qui cherche l'absolution de l'adolescent fou qu'il a déjà été. Surtout, le jeune homme tente de réconcilier son présent avec son passé, afin de pouvoir embrasser pleinement sa liberté d'expression et accepter la nature éphémère de l'existence. Il examine les limites du langage, de l'identité, et surtout, de l'Amour.



Daniel Groleau Landry
Photo: Ryan Stacey

Poèmes de juin

Le grand héron
majestueux
cet adjectif lui appartient
et jamais autrement
posé sur sa dalle tout droit
son territoire riverain
offert à la vue
sculpture de bois ondulations
de l'eau de l'air et du héron
ensemble en point de fuite

debout sur ses quatre pattes petit chiot trotte
odeurs verdure arbustes et cours d'école fermée
tourne en rond gambade joueur ne sachant plus
où donner du nez
à l'enseigne pause cercle rouge barré
interdit aux chiens les récréations
il aboie pour la forme
et accélère
bolide

Romans historiques

L'essentiel de mon œuvre romanesque est constitué de romans historiques. À force d'en écrire, j'ai donc longuement réfléchi au genre. Pourquoi écrit-on des romans historiques?

Pour ma part, je veux raconter des histoires qui me permettent d'explorer ce mystère auquel je crois profondément: l'extraordinaire résistance du cœur humain, de l'esprit humain, face à l'adversité, à l'injustice et à la souffrance.

Or, l'Histoire (avec un grand H) nous offre un terrain fertile pour mieux étudier ce choc entre l'humain et la fatalité... L'Histoire, avec ses drames et ses bouillonnements, permet de mieux comprendre les mécanismes infinis de cet univers complexe et mystérieux qu'est le cœur humain.

Mais, de façon générale, quelles sont les raisons qui poussent des écrivains à écrire des romans historiques?

Pour certains, ce serait parce que le genre est très populaire et pourrait entraîner des succès de vente... Certaines des plus grandes ventes de la littérature canadienne-française sont des romans historiques.

Hirondelles bicolores petits déjeuneurs avides
zigzaguent à angle droit et aigus
danseurs de Matisse en l'air
esprits aérés
comme des pensées éclairs
et fuyantes

Ciel étoilé tête renversée
cette vision campagnarde de tous les âges
déroule son spectacle nuitamment
entre le près et le très loin
s'immiscent les lucioles copieuses
et une étoile filante
bouche bée

Margaret Michèle Cook

D'autres écrivent parce qu'ils aiment l'histoire et y puisent leur inspiration. Elle leur permet de créer des effets littéraires que la réalité d'aujourd'hui rend plus difficiles. Il est plus facile, par exemple, de rendre plus colorée, plus intrigante, plus intéressante une scène où un personnage se promène dans le Forum de Rome au temps de l'Empereur Auguste, ou dans l'Allée des Sphinx de Thèbes au temps de Ramsès II, plutôt que de le faire déambuler tranquillement sur la rue Laurier à Ottawa ou Yonge à Toronto.

Certains vont privilégier le roman historique pour des raisons didactiques. Ils voudront enseigner à leurs lecteurs certains moments du passé et certaines valeurs disparues que la fiction peut mieux ressusciter que l'essai ou le discours.

De nombreux auteurs franco-ontariens et auteures franco-ontariennes ont embrassé avec un grand talent le genre historique. À simple titre d'exemple, pensons aux romans de Lise Bédard, d'Yves Breton, de Jean-Claude Larocque et Denis Sauvé, de Daniel Marchildon, de Gabriel Osson, de Michèle Vinet... et la liste est certes loin d'être exhaustive. Et ces romans sont pour adultes tout autant que pour la jeunesse: un autre témoignage de la richesse de notre littérature.

Jean M. Fahmy

À temps perdu

Je t'immisce là où je peux,
là où je me souviens de t'insérer.
Bribe par ci, bribe par là. Souvent
je t'oublie. Par mégarde? Par sottise.
Car le privilège de t'avoir au bout des doigts
me rend volage;
Je pourrai accéder à toi lorsque j'en aurai envie,
lorsque je me rendrai compte que je t'ai délaissé
un peu trop longtemps.

Parfois, ce sont des excès entre nous,
temps fastes, intenses, je me gave, me rassasie,
puis me ressaisis. Il y a tant à faire.
Parfois, c'est le vide. Le prolongement du temps
sans cette connexion. Je m'en sens coupable,
passivement.
Le temps, pourtant, ne passe pas -- il court.

Je songe plus souvent à t'intégrer
dans mon quotidien que de t'y mettre
Activement. Délibérément. Expressément.
Un engagement impossible? Pourtant,
tant d'autres relèvent le défi.
Il ne s'agit pas seulement d'avoir le temps; il faut le créer.
Créer l'espace, le moment, les longues périodes où
je me concentre uniquement sur toi. Ou presque.

Alors que...

alors que nous étreint un ciel de canicule
alors que d'île en île
nous nous côtoyons
sans toujours le savoir
alors que nos âmes sont repositoires
de trêves inassouviées
alors que l'illusion du rêve n'est
pas à notre portée
alors que tendu vers moi
ton regard est convocation
aux jours de paix indéterminée
alors que tes lendemains
se comptent en nombres
sur les doigts de plusieurs mains déployées

Plus souvent ententes que querelles
mais ça, ça t'indiffère.
Tant que je t'accorde temps, te mette à l'horaire, tu en es
satisfait.
Je suis la première à l'admettre:
la réussite de notre partenariat
repose chez moi.
Je dois me consacrer à toi pour te mériter.
Ton absence est mienne.
Et si simple à réparer.
Je n'ai qu'à soulever ma plume.
Elle qui me semble à la fois si légère
et si lourde.

Je te sens oublié, mais tu demeures présent.
Dans ma mémoire,
sur la fine pointe de ma conscience,
sur ma liste de choses à faire.

Je m'y mets. Bientôt.
C'est écrit sur ma main.
Je t'accorderai une minute
lorsque je ferai le temps.

A.M. Matte

alors que je contemple les flots
qui arpentent l'inéluctable sommet de la rivière
alors que tu me fixes
alors que je me fige
je sais que tu sais
sans un mot prononcé
que je te passe le témoin
le relai est maintenant tien
j'admire l'élan de ton pas
ma petite
ne fléchis pas petite, tu es grande

Jean Boisjoli

Poésie littérale et science-fiction métaphorique

Puisqu'il est question de genres, je voudrais vous parler de science-fiction et de poésie, un peu comme de « la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie », pour emprunter l'image de Lautréamont. Justement, c'est de métaphores dont il sera question ici.

La lecture comme table de dissection • On considère communément qu'il y a des liens étroits entre la poésie et la métaphore, allant parfois même jusqu'à faire de l'une et de l'autre une condition réciproque d'existence : voici de la poésie, il doit donc y avoir des métaphores ; s'il y a des métaphores, cela doit donc être de la poésie. « Tout se passe, en fait, comme si la métaphore attestait, par sa seule présence, la poésie elle-même », dit Myriam Van der Brempt (p. 57). Comme cette dernière, quand j'enseigne, je constate à quel point mes étudiant-e-s sont conditionné-e-s à repérer immédiatement les métaphores dans les poèmes, même que c'est la première chose qu'il-les y cherchent, quitte à en inventer lorsque les textes résistent. C'est comme si, dans cette conception, un peu figée, datée et influencée par les lectures scolaires, la poésie contredisait une lecture littérale.

Portrait de la poésie en parapluie déployé • Du point de vue de l'écriture, la métaphore et toutes les figures visant à détourner les mots de leur sens premier existent quand les mots dans leur plus plate dénotation sont impuissants à traduire un rapport au monde, une perception, une sensation. Ces ressources stylistiques ou rhétoriques permettent au poème, comme le veut le cliché, de dire plus que ce qu'il ne dit. Quand j'écris, c'est aussi mon souhait : qu'on comprenne tout ce que je veux dire d'une chose lorsque je l'évoque sous une autre image.

La science cousue de fil blanc • La science emploie les catachrèses (figures de détournement du sens) pour décrire une réalité scientifique difficile à saisir par l'expérience empirique du monde. De la Voie lactée à la théorie des cordes en passant par les trous de ver (wormholes), le discours scientifique regorge de métaphores. De la même manière qu'on parle d'ordinateurs comme de cerveaux électroniques, on décrit le traitement de l'information par les cerveaux humains (en anglais, le verbe to process est encore plus fort). Marie-Hélène Fries souligne que les métaphores, en science, remplissent toutes sortes de fonctions : « heuristiques, néologiques, pédagogiques ou diégétiques » (par. 35). Elles aident à faire imaginer, à désigner, à comprendre, à raconter.

Une machine à fiction • Quand j'écris de la science-fiction, j'ai ces métaphores en tête, ces principes théoriques, que, en tant que non scientifique, je saisis sans doute imparfaitement, mais qui me fascinent et que j'ai envie de mettre en fiction. À l'inverse de la poésie et à l'instar de la science peut-être, la science-fiction se sert des analogies, métaphores filées et autres allégories à fonction similaire, non pas pour dire plus que ce que le texte ne dit, mais pour appréhender une autre réalité. Comme le précise Emmanuel Boisset, elle « possibilise les catachrèses de métaphores scienti-

fiques » (par. 36). En tant qu'autrice, je me sers des images du vocabulaire scientifique ou scientificisant pour fonder mes fictions. C'est ce qui me permet de dépasser, en quelque sorte, les limites du monde réel ou en tout cas du monde tel qu'on le connaît, de vous rendre intelligibles les réalités d'un autre monde.

Parapluie à coudre? • Me voilà donc, au milieu de tout cela, écrivant tantôt de la science-fiction, tantôt de la poésie, tantôt encore des choses bien pires, me débrouillant avec ces fonctions contradictoires de la métaphore. La rencontre est improbable, mais, quoi qu'on puisse en penser, je ne suis pas la seule à concilier ces deux mécaniques bien différentes l'une de l'autre que sont la science-fiction et la poésie. Même que je pourrais exagérer et écrire de la poésie de science-fiction. Le genre existe bel et bien, ou, du moins, certains textes s'en réclament. Ce serait une façon de ne pas comparer des pommes et des oranges et de mettre en balance deux modes similaires : poésie science fictionnelle d'un côté, poésie... quoi... réaliste? de l'autre. Ou alors, juste de la prose, des deux côtés. Je n'écris pas de poésie de science-fiction, du moins pas encore ou pas de façon explicite. De l'extérieur, j'ai l'air d'être ou bien en mode parapluie, ou bien en mode machine à coudre. De l'intérieur, cela ne se passe pas tout à fait ainsi.

Dans les faits, je suis en mode écriture tout ce temps-là, à l'écoute du monde et des choses, en moi et hors de moi, essayant de les traduire en mots, recourant à toutes les images possibles pour faire saisir ce qui se passe et comment cela survient, pour faire comprendre une réalité fuyante et mouvante, pour décrire ce qui se trame dans ma tête, toute cette confusion, quoi, de sensations, d'impressions, d'idéations, de rationalisation – tout ce fouillis d'atomes disjoints dont sont faits les machines à coudre, les parapluies et les tables de dissection.

Ouvrages cités

Boisset, Emmanuel. « Le style modal de la science-fiction », *ReS Futuræ* [En ligne], n° 2, 2013. Mis en ligne le 30 avril 2013, consulté le 8 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/resf/255>

Fries, Marie-Hélène. « De l'utilité des métaphores dans le style scientifique ». *Études de stylistique anglaise* [En ligne], n° 2 | 2011. Mis en ligne le 26 novembre 2018, consulté le 8 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/esa/1881>.

Van der Brempt, Myriam. « Introduire à la poésie contemporaine : l'exemple de la métaphore chez Ponge ». *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n° 93, 1997. p. 51-72.

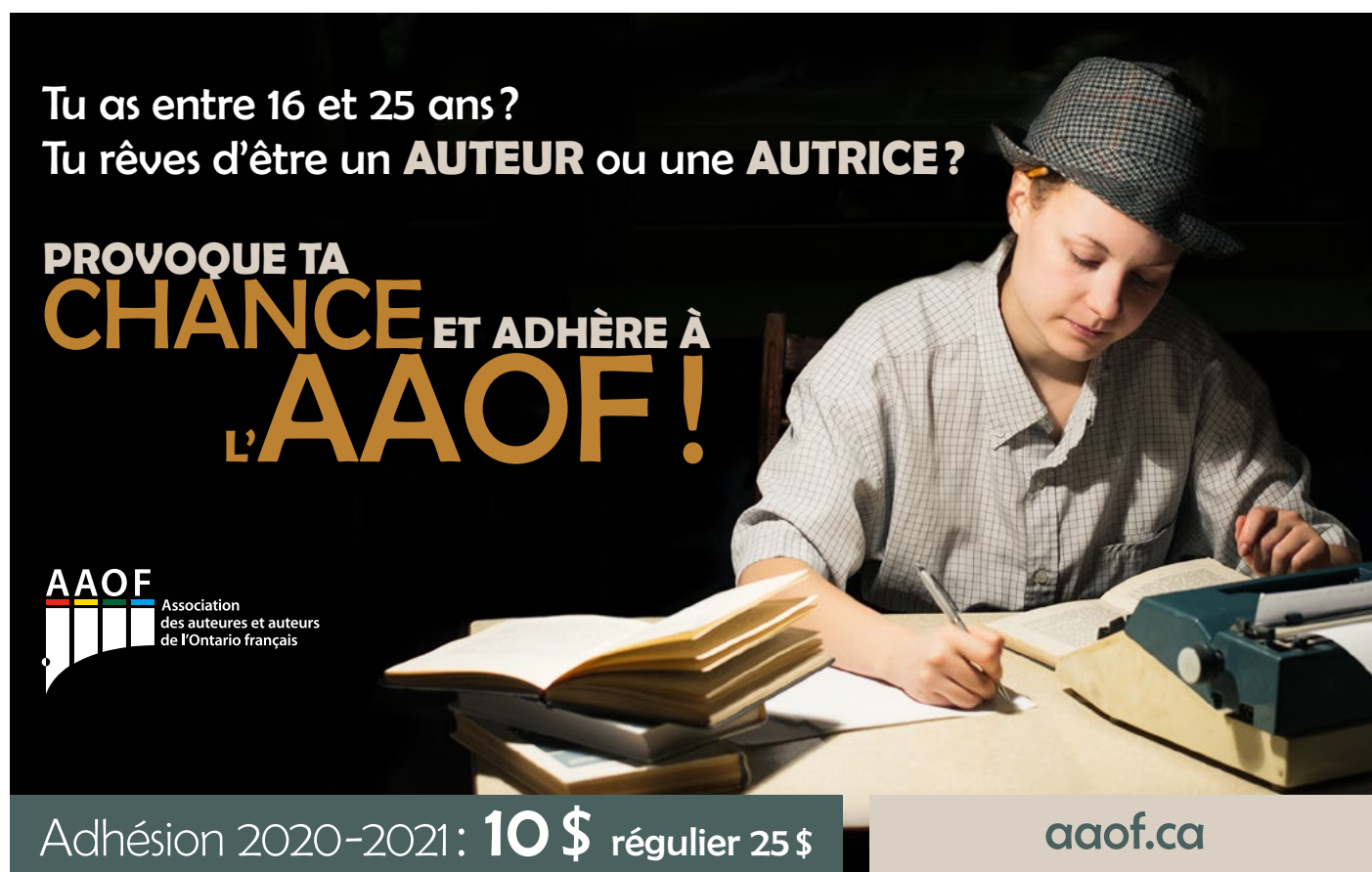
Sylvie Bérard

Fragment

Sa face est désormais ce paysage où des torrents se sont entêtés à se ruer, saison après saison, sur les versants des pommettes. Rien ne montre qu'auparavant la terre y était ferme et dénuée d'accidents. Sans pitié, les gravois du malheur ont tout raviné sur leur passage, laissant çà et là quelques plaques rêches sur les tempes et près des mâchoires. Malgré tout, le souvenir des eaux vives habite ses yeux qui sourient avec la douceur des tièdes soirées caraïbes. C'est le visage d'une guerrière de l'existence dans ces tropicales

contrées où la vie est chiche en cadeaux pour qui y demeure. Elle ne se plaint jamais. Peut-être a-t-elle appris que ça ne sert à rien, que les choses sont ainsi faites pour les gens comme elle. Des larmes dès la naissance, puis une succession de cris entrecoupés de silences parfois étonnés de l'absence de souffrance. Il ne lui reste au bilan qu'une question sans réponse : tout ça pour ça ?

Elsie Suréna



Tu as entre 16 et 25 ans ?
Tu rêves d'être un **AUTEUR** ou une **AUTRICE** ?

**PROVOQUE TA
CHANCE ET ADHÈRE À
L'AAOF !**

AAOF
Association
des auteurs et auteurs
de l'Ontario français

Adhésion 2020-2021 : **10 \$** régulier 25 \$

aaof.ca

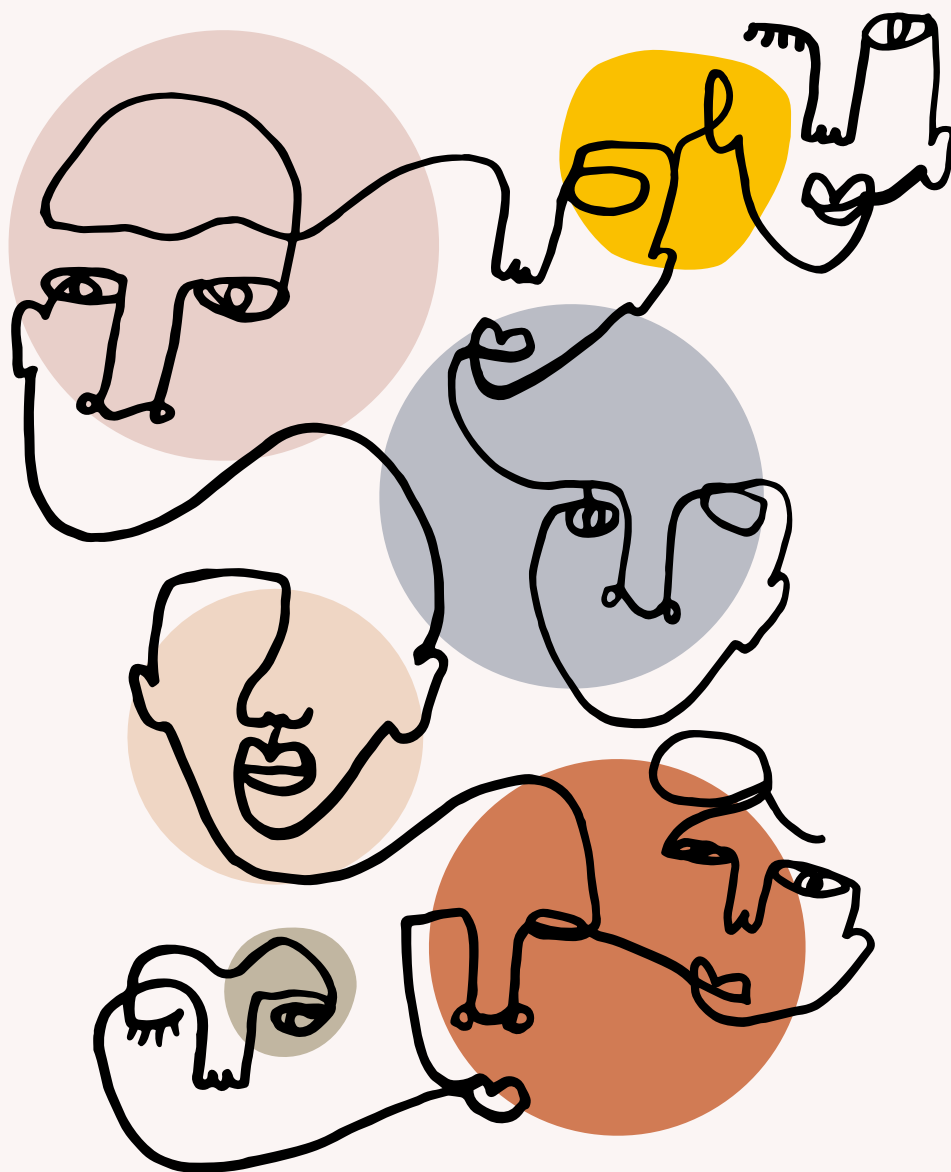
PLONGEZ À LA RENCONTRE DES CRÉATRICES ET CRÉATEURS DE THÉÂTRE FRANCO-ONTARIENS

Téléchargez notre application Feuilles Vives 2020 sur Google Play et Apple Store.

5^e édition

FEUILLES VIVES

• FRAGILES HUMANITÉS •



AUTOMNE 2020 / OTTAWA • TORONTO • SUDBURY